

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

~~1620~~

1620

REVUE CANADIENNE

REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES,
ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

TOME NEUVIÈME

In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas

ST. AUGUSTIN.

MONTREAL
IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL
N^{os} 6, 8 et 10, Rue Saint Vincent

1872

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

SOUVENIR DU CANADA.

C'était en 1534.

Vers la fin du siècle précédent, la vieille Europe tressaillait à l'annonce d'un événement prodigieux, et d'année en année, comme les enfants écoutent des contes de fées, les rois et les princes, les bons bourgeois dans leur cercle de famille, les artisans dans leur atelier, écoutaient les récits des *Descubrades*, les aventures des navigateurs dans des régions si longtemps inconnues. Quelles merveilleuses aventures ! Les antiques colonnes d'Hercule franchies ; la main de Satan, qui s'étendait sur l'ancienne carte de l'Océan, vaincue, anéantie par le génie de Christophe Colomb ; un nouveau monde, un nouvel hémisphère découvert par l'immortel Génois ; Alvarez de Cabral emporté par une tempête et abordant sur les côtes du Brésil ; Vasco de Gama doublant le cap de Bonne-Espérance ; Numez de Balboa contemplant du haut des montagnes du Darien les vagues de l'Océan Pacifique ; Fernand Cortez conquérant le Mexique.

C'était en 1534.

Tandis que les Portugais et les Espagnols se partageaient les splendides régions dont une bulle du pape leur attribuait la possession exclusive, deux petits bâtiments de soixante tonneaux quittaient le port de Saint-Malo et se dirigeaient vers l'Amérique du Nord. Jacques Cartier, l'habile marin qui les commandait, arriva en vingt jours à Terre-Neuve, traversa le golfe de Saint-Laurent et sur la plage érigea une croix décorée d'une fleur de lis.

Là commence l'histoire de notre colonie du Canada. Il n'y a eu

nulle part une histoire plus pure, plus touchante, et nulle part tant d'actes de courage et de vertu accomplis par un si petit nombre d'hommes dans un si grand pays.

Voltaire crut faire une jolie plaisanterie en disant avec son rire cynique : " En ce temps là on se battait pour quelques arpents de neige au Canada. "

Quelques arpents de neige ! Cette magnifique plaine arrosée par l'un des plus beaux fleuves que l'on puisse voir ; ces gigantesques forêts de hêtres, d'érables, de sapins ; ces vallées et ces collines si fructueuses ; ces étonnants plateaux où mugit le tonnerre du Niagara, une des merveilles de la création ; où se déroulent ces lacs pareils à des océans, ces innombrables cours d'eau par lesquels nos aventureux colons, nos *voyageurs*, nos *coureurs* des bois, s'en vont, d'une part, jusqu'à la baie de Hudson ; de l'autre, jusqu'au golfe du Mexique, tout cet immense espace dix fois plus grand que la France.

Quelques arpents de neige ! Oh ! pauvre châtelain de Ferney ! Pauvre vieux railleur !

Mais dans cette région de l'Amérique septentrionale, il n'y a point de mines d'or, ni de mines de diamant. On dit que les Espagnols y arrivant avant Cartier et n'y trouvant aucun indice de métaux précieux, se retirèrent en s'écriant : " Ici rien *Aca nada*. " De là, selon quelques étymologistes, le nom de Canada.

Et la France n'a point terrifié, subjugué ces régions par de farouches légions de soldats. Ceux qui l'habitaient n'ont point été torturés par une féroce cupidité. La blanche fleur de lis plantée par Cartier sur le sol canadien n'a point été entachée du sang de l'innocent, et la croix est restée là debout comme un vrai signe de miséricorde.

Ceux qui ont formé peu à peu cette colonie étaient de braves gens. C'étaient des gentilshommes désireux d'occuper utilement leur vie ou de s'illustrer par quelque action d'éclat. C'étaient des négociants, des laboureurs, des ouvriers, des prêtres et des sœurs de charité.

La religion fut l'un des premiers mobiles et l'un des principaux éléments d'action de cette lointaine entreprise. La plupart des émigrants, nobles et bourgeois, artisans et marins, avaient un sincère sentiment religieux. Jacques Cartier commence ainsi le récit d'un de ses voyages : " Le dimanche, jour et fête de la Pentecoste, seizième jour du mois, du commandement du capitaine, et bon vouloir de tous, chacun se confessa, et reçurent tous ensemble notre Créateur en l'église cathédrale de Saint-Malo. Après l'avoir

reçu, fûmes nous présenter au cœur de la dite église devant révérend père en Dieu, M. de Saint-Malo, lequel en son état épiscopal nous donna sa bénédiction.”

De Monts, qui fut nommé par Henri IV gouverneur de l'Acadie, était calviniste ; mais il n'avait autour de lui que des catholiques.

Champlain, l'intelligent, l'actif Champlain qui fonda Québec et dont le nom est resté si populaire dans le Canada, ne cessait de demander en France des missionnaires pour convertir les Indiens.

Les premiers qui se dévouèrent à ce nouvel apostolat étaient des Récollets, doux et patients religieux qui s'appelaient humblement les Frères mineurs. On ne pouvait choisir de meilleurs instituteurs pour enseigner les vertus du christianisme à la pauvre race ignorante au milieu de laquelle nos colons allaient s'établir.

L'un d'eux, le frère Sagard, a raconté leurs voyages, leurs fatigues, leurs prédications. Quel édifiant et touchant récit !

De leur couvent de Paris, les bons religieux vont à pied, sans argent, à la ville où ils doivent s'embarquer, confiant dans la Providence.

Quand ils sont arrivés sur la terre canadienne, il se jettent à genoux pour remercier Dieu de la protection qu'il leur a accordée. A l'aide des matelots dont ils sont devenus les amis pendant leur trajet, ils construisent une chapelle avec des branches d'arbres et y célèbrent la messe.

Puis ils commencent leur œuvre de missionnaires. Pour l'accomplir, ils se résignent à toute sorte de souffrances et de privations. Ils s'associent à l'Indien, vivent de sa vie, voyagent avec lui sur les lacs et les rivières dans son canot d'écorce, pénètrent avec lui dans les forêts sauvages où il poursuit sa proie et reposent avec lui dans son wigwam enfumé. Voyager au milieu des forêts profondes sur un sol hérissé de ronces ou de pierres aiguës, par les mauvais temps, ce n'est rien. Coucher sur la terre nue, avec une bûche pour oreiller, ce n'est rien encore. “ Ce qui nous était le plus difficile, dit le frère Sagard, c'était de surmonter le dégoût produit par la nourriture qui nous était offerte, ”

Cette nourriture se compose ordinairement de maïs. L'Indien en a fait une espèce de bouillie qu'il appelle la *Sagamité* et qui est préparée par les mains les plus sales, dans les vases les plus répugnants. S'il y a dans le wigwam un morceau de viande ou de poisson, il est dépecé avec les doigts et jeté dans une chaudière qui n'a jamais été nettoyée. Mais le pire, c'est le pain, et pour un Européen, ce n'est pas chose facile de toucher à un tel aliment quand il l'a vu triturer. Des femmes, des enfants prennent des grains de maïs entre leurs dents, les mâchent, puis les versent dans

des écuelles. De ces grains ainsi broyés, on forme une pâte que l'on fait cuire sous la cendre. Dans les banquets des wigwams du nord, c'est le mets favori des gourmets.

Peu à peu, cependant, les religieux parviennent à vaincre leur répulsion pour ce régime culinaire. Peu à peu, aussi, ils apprennent la langue de l'Indien, ils s'entretiennent alors fraternellement avec lui, ils l'attendrissent par leur mansuétude, et comme ils se montrent sans cesse si bons envers lui, ils lui persuadent aisément que le Dieu dont ils lui enseignent la loi est le vrai Dieu de bonté.

Telle a été l'action bienfaisante de la France dans ses possessions d'Amérique. Au sud, les Espagnols suppliciaient, massacraient la pauvre race indienne. Au nord, les Anglais la refoulaient de zone en zone jusque dans les froids et arides déserts. Nos missionnaires l'adouçissaient et l'humanisaient.

Au Mexique et au Pérou, on fouillait les entrailles de la terre pour en arracher des pépites d'or ou d'argent. A New York, on construisait des navires. A Montréal et à Québec, on fondait des chapelles, des couvents, des hôpitaux.

Autour de ces vénérables édifices s'élevait le comptoir du marchand, la cabane du laboureur, la maison du général et la forteresse, tout ce qui constituait la colonie.

Par cette colonie, nous avons conquis la péninsule acadienne (aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse) et la Louisiane.

En 1537, Hernández de Soto, gouverneur de Cuba, un des compagnons d'armes de Pizarre, entreprit de chercher la fameuse fontaine de Jouvence qui devait se trouver dans la Floride. Il mourut dans son expédition; mais, chemin faisant, il avait découvert le Meschacébé (autrement dit le Mississipi), le plus grand fleuve du monde : 1400 lieues de longueur.

Maintenant une pareille découverte serait immédiatement annoncée par tous les fils électriques à toutes les contrées civilisées, et aussitôt enregistrée, discutée, commentée par des milliers de journaux. A cette époque, on n'avait pas de tels moyens de propagation; on n'écrivait pas tant. On faisait tout simplement de grandes choses, bientôt effacées par d'autres grandes choses.

Plus d'un siècle s'écoule. L'expédition de l'ambitieux Soto est oubliée. Mais les Indiens du Canada parlent d'un fleuve suprême qui ne coule ni à l'est, ni au nord, et qui, selon les hypothèses des géographes, doit aboutir à l'océan Pacifique ou au golfe du Mexique.

Deux hommes courageux prennent la résolution de vérifier ce

fait : un négociant de Québec, M. Joliet, et un récollet, le P. Marquette

Le 13 mai 1673, ils s'embarquent avec cinq bateliers, emportant pour toute provision du maïs et de la viande boucanée. Le long de leur route, ils rencontrent diverses tribus qui, au lieu de leur donner d'utiles renseignements, cherchent à les détourner de leur projet, leur disant que la grande rivière est très-dangereuse, pleine de monstres effroyables qui engloûtissent les hommes et les embarcations. Le P. Marquette, en remerciant les indigènes de leurs avis, déclare qu'il ne craint point les démons des fleuves, et que, du reste, il exposera volontiers sa vie dans l'espoir de faire entendre à quelque âme la parole de Dieu

Et il continue son trajet par le lac Huron, par le lac Michigan, par la rivière des Outogamis et le Missouri.

Le 17 juin, il entre dans le Mississipi et descend ce splendide fleuve jusqu'à sa jonction avec l'Arkansas. Là, les hardis voyageurs ne trouvèrent plus de villages ; leurs provisions étaient à peu près épuisées. Ils furent forcés de retourner en arrière. Mais ils en avaient assez vu pour pouvoir constater la grandeur du Mississipi et son cours vers la mer. A leur entrée à Québec, les cloches sonnèrent, et les habitants de la ville, évêque en tête, allèrent à l'église chanter le *Te Deum*.

Huit ans après, un autre plébéien, animé d'une noble ardeur, Robert Lasalle, obtint de Louis XIV, par la protection de M. de Frontenac, gouverneur du Canada, une vaste étendue de terres sur les bords de l'Ontario et des privilèges particuliers pour les découvertes qu'il pourrait faire dans les grandes régions de l'Amérique. La royale patente lui enjoit seulement de reconstruire un de nos forts délabrés. Il part avec une trentaine d'hommes, qui s'associent avec confiance à sa fortune. Il reconstruit le fort à l'endroit où s'élève aujourd'hui la citadelle anglaise de Kingston, puis il s'embarque pour de lointains parages.

Il parcourt les lacs du nord, élève des fortifications sur plusieurs points. Tantôt reçu avec amitié par les Iudiens, tantôt menacé d'une ligue hostile, il surmonte par son courage ou écarte par sa prudence tous les dangers.

A la fonte des neiges, il entre dans le fleuve où les Indiens se jettent avec une religieuse superstition, en s'écriant : " Meschacé bé ! Meschacé bé ! " Il le descend à travers des tribus qui voulaient s'opposer à son passage. Le 7 avril 1681, il touchait au golfe du Mexique. De Québec jusque là, il avait parcouru un espace de 1000 lieues, et il prend possession de ce pays en lui donnant le nom de Louisianne.

Lasalle alla lui-même porter en France la nouvelle de sa conquête, et fut reçu à la cour de Versailles avec la distinction qu'il méritait. Le fils du peuple reçut les compliments du grand roi. Il demandait à retourner sur les rives du Mississipi. On lui donna quatre bâtiments, sur lesquels s'embarquèrent douze gentils-hommes, douze familles de cultivateurs, cinquante soldats, des ouvriers, en tout deux cent cinquante personnes.

Là s'arrêta le dernier rayon de bonheur du noble Lasalle. A partir de cette époque, sa vie n'est plus qu'une suite de revers, terminée pas un affreux drame. Abandonné sur les côtes du Texas par le commandant de la flottille, privé de sa dernière ressource par un naufrage, il essaya de se rendre par terre au Canada, dans l'espoir d'y trouver quelque secours. En route, il fut assassiné avec son neveu par deux de ses compagnons.

La Louisiane, découverte par le Canadien Lasalle, fut colonisée par Iberville, encore un Canadien. Son père et cinq de ses frères étaient morts sur la terre d'Amérique en combattant pour le drapeau de la France. Il lui restait cinq autres frères qui furent ses auxiliaires. Avec eux, il conduisit deux cents colons à l'extrémité du Mississipi. C'était tout ce que la France lui donnait pour prendre possession des rives d'un fleuve plus grand que la Seine, le Rhin et le Danube réunis. Il explora le sol où s'élève aujourd'hui la Nouvelle-Orléans, donna à un des lacs de cette plaine le nom de Maurepas, à un autre celui de Ponchartrain, construisit une citadelle dans la baie de Biléxi, et y fixa le siège de sa colonie.

De retour d'un voyage en France, où il avait été demander des renforts, il fut pris de la fièvre et mourut. Deux de ses frères continuèrent son œuvre.

Quelle était petite pourtant cette colonie du Canada, qui étendait si loin son énergique action ! Des ministres, des princes, des souverains l'avaient, il est vrai, patronée, à commencer par François I^{er} qui ordonna l'expédition de Jacques Cartier. A diverses reprises, on s'était occupé d'elle dans les conseils du roi. On écoutait ses demandes, on manifestait l'intention de l'assister dans ses difficultés, de lui donner plus de développement, puis on l'oubliait.

Elle restait ainsi souvent privée d'un renfort nécessaire, parfois même dépourvue de munitions, protégée par quelques petits bastions et entourée d'ennemis : les Indiens et les Anglais ; les Indiens, qui d'abord nous avaient fait un très bon accueil, qui ensuite apprirent à se servir de nos propres armes pour les tourner contre nous ; les Anglais, nos voisins sur le sol d'Amérique comme sur le continent européen, nos rivaux, nos perpétuels antagonistes.

En 1536, des marins de cette jalouse nation qui venaient de faire

une malheureuse expédition dans les régions déjà explorées par Cartier, s'en retournaient piteusement en Angleterre, lorsqu'ils aperçurent un navire français très-bien approvisionné. Ils s'en emparèrent par la ruse et le dévalisèrent.

Telle fut notre première rencontre avec les Anglais dans les parages de l'Amérique du Nord. Dès cette époque, nous les retrouvons là, armés à toute instant contre nous, et soulevant contre nous les Iroquois et d'autres peuplades indiennes, voire mêmes les Hurons que nous nous plaisions à regarder comme nos alliés. Aussitôt qu'une guerre éclate entre la France et l'Angleterre, cette guerre se reproduit de l'autre côté de l'Atlantique et souvent même se continue longtemps après que la paix a été signée entre les deux gouvernements.

Nos colons combattent avec un courage héroïque, et la prolongation de la lutte, au lieu d'affaiblir leur résolution, enflamme leur ardeur.

On peut dire sans exagération que l'histoire de nos dernières batailles dans le Canada est une des pages les plus glorieuses de nos annales militaires, et que jamais peut-être, on ne vit une si faible population se défendre avec tant d'opiniâtreté, pendant plusieurs années, contre des armées considérables et remporté tant de succès.

A la bataille de Monongahela, deux cents trente-cinq Canadiens, sous les ordres de M. de Beaujeu, mettent en déroute un corps de troupes six fois plus nombreux commandé par le général Braddock. Huit cents Anglais restent sur le champ de bataille. Le général y périt avec soixante-trois officiers.

Au mois d'août 1756, M. de Montcalm faisait capituler le fort Osway défendu par dix-huit pièces de canon, quinze mortiers et dix-huit cents soldats.

L'année suivante, Montcalm forçait encore à capituler la citadelle de M. Henry, avec ses deux mille quatre cents hommes de garnison.

Le 8 juillet 1758, le général Abercromby attaquait, avec une armée de seize mille hommes, le fort de Carillon, où Montcalm s'était retranché avec trois mille soldats. Toute la puissance d'Abercromby échoua devant quelques faibles remparts, qui furent plusieurs fois enflammés par son artillerie. Après une bataille de six heures, il se retira, laissant sur le terrain cent vingt six officiers tués ou blessés et deux mille soldats.

Mais les pertes de nos adversaires étaient promptement réparées. Ils reparaissent même en plus grand nombre après une défaite, tandis que notre pauvre colonie ne recevait aucun renfort et par-

fois souffrait la disette. En 1757, cette disette du pays était telle, que les habitants des villes furent mis à la ration de quatre onces de pain par jour. L'année suivante, cette ration fut diminuée de moitié.

Ainsi attaquée sans relâche par des ennemis qui en un de leurs corps d'armée comptaient plus de soldats qu'il n'y en avait dans tout le Canada, affaiblie par ses privations, décimée par ses propres victoires, notre noble et vaillante colonie devait succomber et elle succomba.

D'abord, les Anglais s'emparèrent de l'Acadie. Ils l'avaient déjà envahie à diverses reprises et avaient été forcés de l'abandonner. Cette fois, ils voulaient y rester et en écarter tout ce qui pouvait inquiéter leur domination.

Il y avait là environ dix-huit mille Français, patients et laboureurs, industriels ouvriers qui ne demandaient qu'à conserver leurs religieuses coutumes, et à continuer en paix leur honnête labeur.

Longfellow, le délicieux écrivain, les a glorifiés dans son *Evangeline*, un des plus charmants poèmes des temps modernes, et l'on ne peut lire sans une émotion de cœur cette description qu'il a faite d'un de leurs villages :

“ Dans le pays d'Acadie, sur les bords du bassin de Minas, au milieu d'une vallée féconde, s'élève le calme, solitaire village de Grandpré. A l'est, s'étendent les vastes prairies qui lui ont donné son nom, et les pâturages remplis de troupeaux ; à l'ouest et au sud, les champs de lin et de céréales, les arbres fruitiers, toute une grande plaine sans barrières ; au nord, les vieilles forêts et les montagnes sur lesquelles les brumes de la mer, les nuages de l'Atlantique flottent et tournoient sans descendre dans l'heureuse vallée.

“ Les maisons du village sont bâties solidement en bois de chêne et de noyer, comme les maisons des paysans de Normandie au temps des Henri ; le toit couvert en chaume, les fenêtres taillées selon une ancienne forme ; les pignons se projetant sur toute la largeur de l'édifice, ombrageant et protégeant la porte d'entrée.

“ Là, dans les paisibles soirées d'été, quand les derniers rayons du soleil éclairaient la rue du village et doraienent le faite des cheminées, les matrones et les jeunes filles, avec leur bonnet blanc et leurs robes bariolées de diverses couleurs, s'essayaient sur le seuil de leur demeure avec leur quenouille, et le bruit de leurs rouets et le son des navettes des tisserands se mêlaient à l'harmonie des chants juvéniles. En ce moment, le prêtre de la paroisse

descendait solennellement le long du village. Les enfants s'arrêtaient dans leur jeux pour baiser la main vénérée qui les bénissait. Les femmes se levaient à son approche et le saluaient avec une respectueuse affection. Les laboureurs revenaient des champs et le soleil disparaissait graduellement à l'horizon, et les lueurs du crépuscule succédaient à sa brillante clarté. Alors la cloche de l'église tintait l'*Angelus*. Sur les toits du manoir s'élevaient des colonnes de fumée bleuâtre, comme les nuages d'encens d'une centaine d'innocents et paisibles foyers. Là, vivaient dans une douce concorde, dans l'amour de Dieu et l'amour de leur prochain, les simples Acadiens, libres de toute crainte, des terreurs de la tyrannie, de l'envie et des vices de la république. Point de serrures à leurs portes. Point de barreaux à leurs fenêtres. Jour et nuit, leurs habitations restent ouvertes comme leur cœur, et le plus riche d'entre eux est pauvre et le pauvre est dans l'abondance. "

Tout en se soumettant au pouvoir des Anglais, les bons Acadiens ne pouvaient dissimuler l'attachement qu'ils conservaient à la France.

Trois hommes se réunirent pour extirper cette fidélité qui les inquiétait.

Ces trois hommes, dont il faut clouer le nom au pilori de l'histoire, c'était l'amiral Borcawen, l'amiral Mostyn et le gouverneur Lawrence.

Leur détermination étant prise et leurs préparatifs mystérieusement faits, les Acadiens de chaque district furent sommés de se rendre sur la plage, à certain jour, pour régler une affaire importante. Tous obéirent à cet ordre, ne se doutant guère du sort qui les attendait. Lorsqu'ils furent réunis, ils apprirent que leurs terres étaient confisquées et qu'ils devaient quitter immédiatement, et à jamais, leur pays natal. Pour qu'ils n'eussent même plus la pensée d'y revenir, leurs maisons furent incendiées.

Toute tentative de résistance était inutile. Ils étaient sans armes et entourés d'une légion farouche qui exécutait sans miséricorde son mandat. Un certain nombre d'entre eux parvint à s'échapper et à se réfugier, dans les forêts. Les autres, hommes et femmes, vieillards et enfants, furent entassés pêle-mêle sur des navires, transportés à une longue distance de leur chère Acadie, jetés de ci, de là sur les côtes de la Virginie, de la Caroline, de la Pensylvanie, et abandonnés sans ressources. Il y en eut qui, errant à l'aventure ne sachant où aller et où trouver un refuge, périrent misérablement. Il y en eut qui, dans leur détresse, étant entrés à Phila-

delphie, s'enfuirent avec horreur, en apprenant que les habitants de cette puritaine cité, qui se vantait de sa philanthropie, se proposaient de les vendre comme esclaves.

Plusieurs milliers de ces malheureux se réunirent, et à l'aide des Indiens qui les guidaient charitablement se dirigèrent vers la Louisiane. Ils savaient qu'il y avait là une colonie française. Ils voulaient la rejoindre. Dans leur amour pour la France, ils allaient à la recherche de la terre lointaine habitée par des Français.

Là enfin, ils trouvèrent un asile, une consolation, des mains ouvertes, des cœurs de frères. Le gouverneur de la Louisiane leur assigna, sur les rives du Mississipi, un vaste terrain où ils creusèrent de nouveaux sillons, où ils se firent un nouveau foyer. En mémoire de leur pays aimé, ils donnèrent à ce domaine le nom de côte d'Acadie.

Là, elle a vécu, là, elle s'est développée cette pauvre petite colonie de proscrits. Quand je visitai le séjour où elle s'est établie, je me plaisais à entendre parler d'elle. On me disait que de génération en génération, elle avait conservé toutes ses saines coutumes d'ordre, de travail, toutes ses religieuses traditions.

Qu'est-elle devenue dans l'effroyable guerre de la confédération américaine ? Les Yankees sont entrés comme les soldats de Brennus dans la capitale de la Louisiane, le fer à la main, la rage dans le sang. Malheur aux vaincus !

Au dix-huitième siècle, les fidèles paysans de la péninsule septentrionale étaient écrasés par une horrible sentence. Au dix-neuvième, leurs descendants n'ont-ils pas subi une pareille infortune, une sentence de Butler ?

Après leur exécution dans l'Acadie, les Anglais enhardis par l'accroissement de leurs troupes, par l'affaiblissement des nôtres, entreprirent de s'emparer de Québec, et faillirent échouer dans leur tentative. Wolf, leur jeune et courageux général, refoulé dans ses retranchements, battu à Montmorency, éprouva un tel chagrin de la défaite, qu'il en fut malade. Ses officiers lui suggérèrent l'idée d'un autre plan d'attaque qui raviva son espoir.

Dans la nuit du 13 septembre 1759, il gravit la falaise du Saint Laurent et rangea ses régiments dans la plaine d'Abraham. A la nouvelle de ce mouvement inattendu, Montcalm accourut avec sa généreuse ardeur, engagea le combat, sans vouloir attendre que toutes ses forces fussent réunies.

Dernier suprême combat après une lutte séculaire, au milieu des

forêts gigantesques, sur un des plateaux de l'immense région américaine, au-dessus des ondes superbes du St. Laurent, dans la silencieuse et solennelle grandeur du nouveau monde, les étendards des deux plus puissants royaumes de l'ancien continent, les fusils et les canons de l'Europe, adjoints aux tomahawks et aux flèches de la race indienne ; des artisans et des bourgeois transformés tout à coup en soldats, des cœurs candides animés soudain d'un ardent désir de gloire ; des Achille et des Hector marchant fièrement l'un contre l'autre, fidèles champions de la patrie. Admirable spectacle ! Sublime épopée ! Quel Homère la racontera ?

Les deux généraux tombèrent sur le champ de bataille. Mais Wolf, avant d'expirer, connaissait son triomphe, et Montcalm, le noble, le chevaleresque, l'héroïque Montcalm, apprenait sur son lit de mort la reddition de Québec,

En 1763, le traité de Paris livrait définitivement le Canada aux Anglais, et en même temps nous abandonnions la Louisiane à l'Espagne.

Ainsi, d'un trait de plume, les ministres de Louis XV retranchaient des domaines de la France la plus magnifique conquête de la France. Ainsi, il ne nous restait plus rien de ces possessions transatlantiques, plus vastes que le plus vaste royaume de l'Europe, de ces milliers de lieues de terrain découverts par nos marins explorés par nos voyageurs, défendus si longtemps par nos soldats, ennoblis par tant d'actes de courage et de dévouement, glorifiés par des Lévi, des Lasalle, des Iberville, des Montcalm, sanctifiés par nos institutions de charité, par nos prêtres et nos religieux, par des trésors de vertus, et arrosés du sang de nos martyrs.

Jusqu'au dernier moment, quelques navires auraient suffi pour sauver le Canada de l'invasion des Anglais. Montcalm, Vaudreuil sollicitaient instamment des secours. Bougainville, l'illustre marin qui remplissait alors à Québec les fonctions de colonel, vint lui-même en France pour représenter aux ministres le péril imminent de notre colonie. Ses efforts furent inutiles. La cour de Versailles ne comprenait point l'importance de cet empire d'Amérique. Il ne nous rapportait rien, et il demandait encore des hommes et des approvisionnements. On aimait mieux l'abandonner. Triste page de notre histoire ! Amère réminiscence !

En 1800, par le traité de Saint-Idefonse, la Louisiane nous fut rendue, et Napoléon la vendit pour soixante-quinze millions aux Etats-Unis. " Par cette adjonction, dit-il, les Etats-Unis s'affermis- sent et constituent une puissance maritime qui tôt ou tard abaissera l'orgueil de l'Angleterre. "

C'était aussi l'idée du duc de Choiseul que la conquête en Canada



serait fatale à l'Angleterre. " Ses colonies américaines, disait-il, sont lassées de son pouvoir. Elles ne lui restent soumises que parce qu'elles en ont besoin pour continuer leur guerre contre le Canada. Quand cette guerre sera finie, elles se soulèveront contre leur souverain. "

Le fait est que dix ans après le traité de Paris, la révolte éclatait à Boston.

Mais que les Anglais, après quelque injuste combinaison, ou quelque guerre cruelle, soient déçus dans leurs ambitieuses espérances, c'est pour leurs adversaires une pauvre consolation.

En ce qui tient au Canada, nous leur en devons une meilleure. Ils ont fait du bien à notre pays qui nous est attaché par tant de liens. Ils ont respecté son caractère national, ses anciennes institutions, ses mœurs, sa religion. En même temps, ils lui ont donné une puissante impulsion.

Quelle différence entre la colonie que nous avons abandonnée au siècle dernier, et celle qui fleurit aujourd'hui dans cette province qu'on appelle le Bas-Canada, qui s'étend du lac Ontario à l'embouchure du Saint-Laurent, de la baie d'Hudson au Nouveau-Brunswick. En 1763, en dehors de la population indienne, on ne comptait là que 65,000 habitants ; aujourd'hui, il y en a plus de 600,000. En 1763, on ne voyait sur ce vaste espace que quelques champs cultivés, quelques groupes de maisons, quelques navires. Aujourd'hui tout est là, tout ce qui annonce le mouvement intellectuel : écoles et musées, bibliothèques publiques et académies ; tout ce qui est le résultat d'un grand travail agricole et industriel féconde culture, active exploitation de mines et de forêts, chemins de fer, bateaux à vapeur, chantiers maritimes, villes superbes.

Nos pauvres soldats qui jadis n'avaient là que de chétives palissades en bois, comme ils seraient étonnés, s'ils voyaient aujourd'hui les remparts et les maisons de Québec ! Nos saintes sœurs qui s'estimaient heureuses quand elles parvenaient à construire une cabane pour y recueillir les malades, nos prêtres qui disaient la messe sous une tente et suspendaient la cloche de leur chapelle à un arbre, quelle serait leur joie à l'aspect des institutions de bienfaisance et des belles églises édifiées sur un sol si longtemps dénudé !

Il faut l'avouer, quoi qu'il nous en coûte : très-probablement, le Canada ne serait point devenu si prospère, s'il était resté en notre possession. Nous n'avons pas le génie colonisateur. Notre histoire le prouve, et ce qui se passe depuis trente-cinq ans en Algérie semble encore confirmer ce fait.

Telle est pourtant la force des liens de la France, qu'on s'en détache difficilement. L'île Maurice ne peut oublier le temps où elle s'appelait l'Île-de-France, et le Canada abandonné par notre gouvernement, il y a un siècle, et dès cette époque, très-dignement régi par l'Angleterre, est resté français, essentiellement français, par les souvenirs de cœur, par la langue, par les habitudes, par le caractère.

J'ai eu le bonheur de visiter ce pays, et souvent j'y songe. Je venais de séjourner quelque temps aux États-Unis. Là, n'en déplaise aux apôtres de la démocratie, je n'éprouvais que de pénibles impressions. Il me tardait de quitter ce modèle des républiques. Dès mon arrivée au Canada, je me sentais au contraire le cœur dilaté et réjoui par tout ce que je voyais, et tout ce que j'entendais autour de moi. Je me rappelle mes jours d'étude à Montréal, à Québec, et mes poétiques excursions dans la vallée de Saint-Laurent. Je me rappelle le château du gentilhomme, le cabinet du professeur, le presbytère du curé du village, le foyer du paysan. Avec quelle bonté partout j'étais reçu. On ne s'informait point de mon état, ni de ma fortune. Pour ces fidèles descendants de nos anciens colons, il suffisait que je fusse Français. Au nom de la patrie lointaine, on me tendait la main, on m'accueillait comme un ami.

Si le Canada se souvient ainsi de la terre de ses aïeux, la France aussi se souvient de lui. Nous nous intéressons tout particulièrement à ses progrès, à son bien-être. Nous recherchons avec une avide curiosité tout ce qui a rapport à son histoire, et cette noble, touchante histoire, si nous ne la connaissons point pleinement, ce n'est point faute de documents.

En dehors des États-Unis, cette inépuisable officine de tant d'écrits de toute sorte, il n'est pas une région d'Amérique sur laquelle dans l'espace de trois siècles, on ait tant publié de livres que sur le Canada. D'abord les naïves relations de notre vaillant Jacques Cartier, puis les pieux récits de nos missionnaires, et ceux de nos pionniers ; l'histoire de Lescarbot, et celle de Charlevoix, puis les recherches ethnographiques de Schoolcraft, les mémoires de la Société de Québec, et l'œuvre classique de M. Garneau ; ensuite les études des Anglais : Hériot, Mac-Gregor, Buckingham, Murray, Warburton, mistress Jamieson, et les narrations des fantaisistes : *The shoe and canoe*, et les larges volumes illustrés par Bartlett. Je ne parle pas des dissertations politiques, ni des publications officielles.

Mais la plupart de nos anciens ouvrages sur le Canada ne se

trouvent plus guère dans les librairies, et il en est qui sont totalement épuisés.

Un habile et patient éditeur, M. Ed. Tross, bien connu des bibliophiles, a eu l'heureuse idée de reproduire quelques-uns de ces livres choisis parmi les plus rares et les plus curieux : la relation du premier et du second voyage de Cartier dont il n'existe plus en Europe qu'un seul exemplaire ; le *Grand voyage du pays des Hurons* par le frère Gabriel, Sagard, Théodat ; l'*Histoire du Canada* par ce même récollet qui était un homme très-lettré et très-instruit ; l'*Histoire de la Nouvelle-France* par Marc-Lescarbot.

M. Ed. Tross n'a point voulu faire de cette publication une opération ordinaire de librairie, mais une œuvre d'art typographique et une œuvre vraiment littéraire.

Tous ces volumes, dont le texte a été soigneusement copié et collationné sur les manuscrits et dans les éditions originales devenues rarissimes, ont été imprimés sur un large, fort papier, selon l'ancien mode d'impression, avec leur ancienne orthographe, et leurs lettres ornées, et leurs fleurons. Ils nous offrent ainsi une image fidèle, quoique rajeunie, des volumes qui faisaient la joie de nos pères et que le temps a détruits. De plus, on y trouve des cartes et des notes explicatives.

A l'*Histoire du Canada*, M. Émile Chevalier a joint une notice très-détaillée sur le frère Sagard, sur les Récollets et sur leur mission dans notre colonie d'Amérique. M. Michelant a complété, par de curieux documents, la relation du premier voyage de Cartier, et, en tête de la seconde relation de notre illustre marin, M. Davzac a mis une introduction historique et géographique qui est un modèle de sagacité et d'érudition.

Quel bonheur de voir ces bons vieux livres si bien édités, et si bien annotés.

XAVIER MARMIER.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIERES

DU

TOME NEUVIEME DE LA "REVUE CANADIENNE."

JANVIER 1872.

	PAGES
Hélika, Mémoire d'un Vieux Maître d'Ecole, (Roman Canadien) suite, par M. DR. CHS. DEGUISE.....	5
Les Canadiens et les Américains, par M. CHARLES MARSHALL.....	23
Le Saint Maurice, (Notes de Voyage), par M. E. GÉRIN.....	33
Ballade, (Poésie), par M. E. PRUD'HOMME.....	58
Louis Joliet, (Suite), par M. P. MARGRY.....	61
Chronique du Mois, par M. JOSEPH TASSÉ.....	74

FÉVRIER.

Hélika, Mémoire d'un Vieux Maître d'Ecole, (Roman Canadien) suite, par M. DR. CHS. DEGUISE.....	81
Unification Internationale des Monnaies, par M. R. S. M. BOUCHETTE.....	96
Le Journal des Jésuites, par M. BENJAMIN SULTE.....	108
Louis Joliet, (Suite), par M. P. MARGRY.....	121
Fleurange, par Mme. CRAVEN.....	139
Chronique du Mois, par M. E. PRUD'HOMME.....	155

MARS.

Hélika, Mémoire d'un Vieux Maître d'Ecole, (Roman Canadien) suite, par M. DR. CHS. DEGUISE.....	161
Les Canadiens de l'Ouest : Pierre Falcon, par M. JOSEPH TASSÉ.....	175
Commerce avec les Antilles, par M. J. M. LEMOINE.....	184
Souvenir du Canada, par M. XAVIER MARSIER.....	191
Louis Joliet, (Suite et Fin), par M. PIERRE MARGRY.....	205
Fleurange, (Suite), par Mme CRAVEN.....	220

AVRIL.

Hélika, Mémoire d'un Vieux Maître d'Ecole, (Roman Canadien) suite, par M. DR. CHS. DEGUISE.....	241
Bataille de Dorking, traduite du <i>Blackwood's Magazine</i> , par M. CHARLES YRIARTE.....	250
Religion, Science, Patrie, par M. E. RAMEAU.....	266
La Confédération Canadienne, par M. F. LEPLAY.....	278
Fleurange, (suite), par Mme CRAVEN.....	282
Chronique du Mois, par M. L. W. TESSIER.....	302

MAI.

Hélika, Mémoire d'un Vieux Maître d'Ecole, (Roman Canadien) fin, par M. DR. CHS. DEGUISE.....	321
Les Canadiens de l'Ouest : Jacques Fournier, par M. JOSEPH TASSÉ.....	342
Notes de Voyages : Le Golfe et les Provinces Maritimes, par M. J. A. GÉNAND.....	345
Les Varennes de Verendrye, par M. PIERRE MARGRY.....	362
Bataille de Dorking, traduite du <i>Blackwood's Magazine</i> , par M. CHARLES YRIARTE.....	385
Chronique du Mois, par M. E. PRUD'HOMME.....	394

JUIN.

Fleurange (suite), par Mme CRAVEN.....	401
Notes de Voyages : Le Golfe et les Provinces Maritimes, (suite et fin), par M. J. A. GÉNAND.....	416
Le Chemin de Fer Canadien du Pacifique, par M. JOSEPH TASSÉ.....	434
Les Archives du Canada, par M. BENJAMIN SULTE.....	472
Chronique du Mois, par M. E. PRUD'HOMME.....	476

JUILLET.

Fleurange (suite), par Mme CRAVEN.....	481
Le Chemin de Fer Canadien du Pacifique (suite et fin), par M. JOSEPH TASSÉ.....	498
L'empoisonnement Chronique par le Plomb, par M. DR. GEORGE GRENIER.....	521
Bataille de Dorking, traduite du <i>Blackwood's Magazine</i> (suite).....	541
Chronique du Mois, par E. PRUD'HOMME.....	551
Bibliographie : The Canadian Parliamentary Companion, Henry J. Morgan, Editor ; printed by John Lovell, 1872, 514 pages, par M. BENJAMIN SULTE.....	557
Contagion de la Variole, par le Dr. George Grenier, M.D., Montréal, Typographie le <i>Nouveau-Monde</i> . In-18, 56 pages, par M. DR. LARAMÉE.....	560

AOUT.

Fleurange (suite), par Mme CRAVEN.....	561
La Découverte du Canada, (Poème couronné par l'Université Laval), par M. E. PRUD'HOMME.....	578
Entretien sur les Etudes Classiques, par M. J. S. RAYMOND, Ptre.....	598
Le Pays de Galaad, par le R. F. LÉVIN DE HAMME.....	615

TABLES DES MATIÈRES.

959

Bataille de Dorking, traduite du <i>Blackwood's Magazine</i> (suite), par M. CHARLES YRIARTE.....	632
Bibliographie : Annuaire de Ville-Marie, Annuaire de l'Université Laval de Québec pour l'année Académique 1872-73, par M. L. W. TESSIER.....	640

SEPTEMBRE.

Fleurange (suite), par Mme CRAVEN.....	641
Entretien sur les Etudes Classiques (suite et fin), par M. J. S. RAYMOND, Ptre.	671
Le Pays de Galaad (suite et fin), par le R. F. LIÉVIN DE HAMME.....	686
Bataille de Dorking, traduite du <i>Blackwood's Magazine</i> (suite et fin), par M. CHARLES YRIARTE.....	698
Chronique du Mois, par M. E. PRUD'HOMME.....	712

OCTOBRE.

Fleurange (suite), par Mme CRAVEN.....	721
Deux Confessions, par M. LOUIS VEUILLOT.....	748
Naplouse ou L'ancienne Samarie, Notes de Voyage (extrait), par M. E. L. DE BELLEFEUILLE.....	770
Une Nuit dans une Sucrierie, par M. DR. CHS. DEGUISE.....	785
Chronique du Mois, par M. E. PRUD'HOMME.....	796

NOVEMBRE.

Fleurange (suite), par Mme CRAVEN.....	801
Développement du Commerce Canadien (Traduction), par M. L. W. TESSIER..	821
La Vallée de l'Outaouais, par M. JOSEPH TASSÉ.....	829
Le Cap au Diable (Légende), par M. DR. CHS. DEGUISE.....	846
Récréation Littéraire, par M. F. M. DEROME.....	871
Chronique du Mois, par M. E. PRUD'HOMME.....	876

DÉCEMBRE.

Le Cap au Diable, Légende, (suite et fin), par M. DR. CHS. DEGUISE.....	881
La Vallée de l'Outaouais (suite et fin), par M. JOSEPH TASSÉ.....	899
Fleurange (suite), par Mme GRAVEN.....	939
Chronique du Mois, par M. L. W. TESSIER.....	949
Bibliographie : Le Questionnaire Annoté du Cod Civil du Bas-Canada, par Edouard A. Beaudry, notaire à Varennes, tome I,—Montréal, C. O. Beauchemin et Valois, libraires-imprimeurs. Un volume grand in-8, xii-580 pages. Prix \$3.00, par M. E. L. DEBELLEFEUILLE.....	953
Annuaire de la <i>Revue Canadienne</i> , par M. L. W. TESSIER.....	955

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.